

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 7 (1953)

Heft: 3-4

Artikel: La construction du char de procession de Patan [Népal]

Autor: Lobsiger-Dellenbach, Marguerite

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-145504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CONSTRUCTION DU CHAR DE PROCESSION DE PATAN [NÉPAL]

PAR MARGUERITE LOBSIGER-DELLENBACH

MUSÉE ET INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE

(Avec 5 figures et 2 planches)

Lorsqu'on se promène dans la vallée de Katmandou, on est frappé parfois de voir, appuyées contre les murs, d'énormes roues, d'immenses poutres et l'on se demande à quoi peut servir un tel matériel. Et l'on apprend qu'il servira une fois par année à la construction de chars de procession (Rât ou Rhat) qui supporteront un temple miniature mais cependant assez grand pour que plusieurs hommes et la figure du dieu puissent y prendre place. A Katmandou il y a, paraît-il, trois processions (Yatra) par an où de tels chars sont utilisés : le Ganecha-Rât, l'Indra-Rât (accompagné du Koumari-Rât) et le Bhialu-Rât (un informateur nous affirme que Bhialu est synonyme de Petit Baïrab). La procession d'Indra, le roi des dieux, a lieu dans le mois de Shavin ou de Kartik ou à cheval sur les deux (ce qui correspondrait à notre mois de septembre). Le roi présidait cette solennité, qui dure huit jours, en se tenant sur son trône installé près du temple de Taleju. A Bhatgaon (Baktapur), la procession est faite pour « Baïrab-Nath », le grand char est, semble-t-il, toujours accompagné d'un plus petit dédié à l'épouse de ce dieu : Bhadrakali selon un de nos informateurs népalais, « Bhaïravî » selon S. Lévi¹. Elle a lieu en avril, à cheval sur les mois de Chaïtra et Baïsak. A Nayakot, a lieu la procession de Devî qui a pour but de chasser la malaria loin du Népal.

Les chars sont promenés durant plusieurs jours au travers de la ville. Tout le long de leur parcours, on fait des offrandes au dieu. Ces processions (Yatra) attirent une foule considérable et l'on vient de fort loin apporter ses offrandes et recevoir les bénédictions.

1. Sylvain Lévi, *Le Népal*, 3 vol., Annales du Musée Guimet, Paris, 1905 et 1908, vol. II, p. 48.

Les astrologues indiquent à quel moment le char, son périple terminé, doit être démoli, et l'on conserve le matériel que l'on utilisera de nouveau l'année suivante.

La plus importante de ces processions est celle consacrée au Patron du Népal, Machendranath (Matsyendranâtha selon S. Lévi²). Elle ouvre l'année religieuse qui débute en avril, à Patan. Elle a été observée au XIX^e siècle par Oldfield³ et au début de ce siècle par S. Lévi. Mais c'est la première fois qu'on aura filmé la préparation d'un tel char et qu'on aura assisté à toutes les péripéties de début de la cérémonie. Mais que c'est difficile ! Difficile surtout à cause de la foule qui vous entoure aussitôt et qui veut à tout prix être photographiée. Rien ne la fait lâcher prise. Alors, le plus souvent, il faut filmer clandestinement. Hélas ! on ne le peut pas toujours et dans tous les cas jamais très longtemps.

D'après S. Lévi⁴, Machendranath est une divinité locale, exclusivement propre au Népal. L'introduction de son culte est rapportée, selon la tradition, aux temps historiques, probablement vers le milieu du VII^e siècle, sous le règne royal de Vara deva, fils de Narendra deva.

A ce moment-là, Matsyendra Nâtha fréquentait encore sa résidence préférée, le mont Kâmani au Sud de la vallée, montagne d'un accès difficile. Sa demeure était au mont Kapotala.

Selon la légende rapportée dans la Vamçâvalî, Avalokiteçvara du mont Kapotala n'était autre que Matsyendra Nâtha. «Avalokiteçvara Padmapâni Bodhisattva, qu'on appelle aussi souvent Lokeçvara, s'était un jour métamorphosé en poisson (matsya)» pour écouter ce que Çiva

2. Nous avons toujours orthographié les noms propres selon la phonétique française. H. A. Oldfield orthographie également Mashendranath, selon la phonétique anglaise.

3. H. A. Oldfield, *Sketches from Nepal*, Londres, 1880.

4. *Op. cit.*, vol. I, p. 347. — Nous remercions ici très vivement le Président de notre Société Suisse d'Etudes Asiatiques, M. Robert Fazy, qui n'a pas hésité un seul instant à mettre sa riche bibliothèque à notre disposition. Et il était particulièrement difficile d'obtenir de la littérature concernant le Népal. Ce n'est que dans cette bibliothèque que nous avons pu obtenir certaine documentation introuvable ailleurs, même en dehors de nos frontières.

répétait à sa divine épouse sur le bord de l'océan. Lokeçvara, depuis lors, «reçut et porta le nom de *Prince-des-Poissons-Protecteur* (Matsyendra-Nâtha)».

A la suite d'une sécheresse qui dura douze ans et sur les instances du roi Vara, un vieux prêtre savant Bandhudatta, accompagné de Narendra deva, s'en alla chercher secours auprès de l'Avalokiteçvara du mont Kapotala. Ce dieu, toujours compatissant, prit pitié du Népal et instruisit Bandhudatta. Celui-ci, «se conformant aux instructions reçues, récita les puissantes formules d'invocation (mantras)». «Avalokiteçvara accourut sous la forme d'une grosse abeille noire, s'introduisit dans le flacon d'eau lustrale». Les deux hommes, après avoir soigneusement bouché le flacon, repartirent pour le Népal. Arrivés à la passe de la Bagmati, au mont Koptal, Bandhudatta convoqua les divinités du Népal et organisa une grande procession. «Quatre Bhairavas se chargèrent de porter le flacon qui retenait le dieu volontairement captif; Brahma balayait la route en chantant les Védas; Visnu soufflait dans sa conque; Mahâ répandait l'eau lustrale; Indra tenait l'ombrelle; Yama brûlait l'encens; Varuna répandait l'eau de pluie; Kuvera, les richesses; Agni, l'éclat. Vâyu portait la bannière; Nairrtya écartait les obstacles; Içâna dispersait les démons. Bandhudatta et Narendra deva seuls voyaient ce spectacle merveilleux; le vulgaire n'y apercevait que des oiseaux et des bêtes⁵.»

La pluie s'est mise à tomber au Népal dès le début de la procession au mont Koptal.

Le dieu fut installé à une lieue au sud de Patan, à l'emplacement désigné par l'un des quatre Bhairavas et le roi fonda en ce lieu la ville d'Amara-pura, la «Cité des Immortels». «On façonna une image du dieu avec la terre très sainte de la butte de Hmayapidô, et on y transféra solennellement l'esprit du dieu recueilli, dans le flacon.»

Selon la version brahmanique de la même légende, une autre divinité en est le centre.

5. S. Lévi, *op. cit.*, vol. I, p. 350.

«Mahâdeva donna un jour à une femme quelque chose à manger, en lui annonçant que par là un fils lui naîtrait. La femme ne goûta pas aux mets et les jeta sur un tas d'ordures. Douze ans plus tard, Mahâdeva repasse par là, demande à voir l'enfant, constate la transgression, s'irrite, oblige la femme à chercher dans les ordures, et elle y découvre un petit garçon âgé de douze ans; l'enfant reçut le nom de Goraksa Nâtha. Il eut pour maître spirituel Matsyendra Nâtha et le suivit fidèlement; c'était lui qui portait les bagages du maître. Un jour, Goraksa Nâtha s'en fut au Népal; mais irrité d'y être reçu sans égards, il prit les nuages et les enferma dans un de ses paquets; douze ans, il les garda sous son séant, sans vouloir se lever; heureusement Matsyendra Nâtha vint à passer; Goraksa Nâtha ne put manquer de se lever par respect; les nuages s'échappèrent et la pluie tomba aussitôt⁶.»

Le début de la légende rapportée dans la Vamçavalî met également en jeu Goraksa Nâtha. Celui-ci vint au Népal pour faire ses dévotions à Matsyendra Nâtha et ce dieu se dérobant, Goraksa attira les neufs grands Nagas dans un tertre, «s'assit sur eux pour les retenir prisonniers et attendit avec confiance les événements qu'il prévoyait». «Les Nagas prisonniers, le ciel se dessécha; la saison des pluies passa sans amener d'eau ... et douze ans le fléau dura.»

D'après Oldfield⁷, Machendranath est considéré par les Newars bouddhistes comme ayant été l'incarnation de PADMA PANI, le quatrième Bodhisattva divin. Il aurait visité le Népal en 437 de notre ère, accompagné par le roi de Bhatgaon qui avait réparé sa résidence en Assam, dans le but de le solliciter à l'aider lors d'une sécheresse qui durait depuis douze ans et qui ruinait le pays. La pluie survint et le roi construisit un temple et institua une fête annuelle, la plus grande de leurs fêtes nationales et religieuses.

Il semble que Bouddhistes et Brahmanistes vénèrent ce dieu (Nath ou Nâtha) avec une même intensité. Les Gourkas, brahmanistes, le considèrent d'ailleurs comme un des avatars de Vichnou.

6. S. Lévi, *op. cit.*, vol. I, p. 352. 7. *Op. cit.*, vol. II, p. 264.

Les Népalais, qu'ils soient d'origine Newar ou Gourka, sont un peuple d'agriculteurs. Dès lors, on comprend qu'une sécheresse prolongée soit désastreuse dans un pays où la vraie ressource est l'agriculture et l'on comprend ainsi la reconnaissance de ces agriculteurs pour Machendranath qui, en faisant tomber la pluie, les sauva de la famine et de la mort.

Il y a un siècle, Henri Ambrose Oldfield, médecin militaire de l'armée anglo-indienne, détaché à la résidence britannique de Katmandou, écrivait que le manque d'intérêt des Gourkas pour les cérémonies des Newars en a amené le lent déclin. Pas de subventions officielles, pas même pour la procession de Machendranath où il y a maintenant moins de danseurs, moins de masques (je n'en ai pas vu), moins de buffles sacrifiés. Chaque année quelque chose diminue et au cours de la prochaine génération, affirmait Oldfield, il n'en restera plus que les noms.

Il y a cinquante ans, Silvain Lévi écrivait : « Les religions passent, les fêtes demeurent. » Silvain Lévi avait raison contre Oldfield ! Cette grande YATRA DE MACHENDRANATH de Patan a subsisté. Elle n'est pas morte avec la génération suivant celle d'Oldfield. J'ai eu la chance d'en filmer quelques phases. Je me suis surtout attachée à la construction du char : le RÂT, construction que personne n'avait encore photographiée, surtout pas filmée.

La procession débute en avril. Sa durée est fixée par les astrologues qui sont encore aujourd'hui tout puissants au Népal. Elle peut durer deux semaines ou deux mois ! Je l'ai vue défiler du 26 avril au 13 mai. Le 13 mai fut le jour culminant. Mais les astrologues n'avaient pas encore annoncé la date de la fin officielle.

Les Népalais disent qu'il pleut invariablement à l'époque où a lieu la procession. Les Népalais ont raison. Il pleut ! Il a plu autant pendant la préparation de cette solennité que pendant sa durée.

Le festival de Machendra comprend trois parties distinctes⁸ :

1. le bain de l'effigie du dieu,
2. le transport de l'idole dans un char triomphal à travers les principales rues de Patan,
3. le déshabillage de l'idole et la présentation de sa chemise au peuple (ce que je n'ai pas vu – un jeune assistant du Musée de Katmandou m'a affirmé – mais disait-il vrai ? – que cela ne se fait plus).

La partie la plus importante du festival consiste dans la procession elle-même : transport de l'idole à travers les rues de Patan dans le char triomphal (le Rât).

Il y a deux chars : le grand et le petit. C'est le grand, le plus important, à la construction duquel nous avons assisté, qui contient la représentation du dieu, revêtu de rouge, couleur propre de Padma Pani avec lequel Machendra est identifié. Le petit char contient une image du même dieu d'environ 20 à 30 cm.

La procession se déroule en trois étapes principales : la première étape part du temple d'Asoka, à l'ouest de la ville, quartier de Poul Tchôk, où a lieu la construction du grand char, parcourt environ 400 mètres pour s'arrêter près de Gahar Vihar Tal (ancien couvent). Tiré par de nombreux hommes et enfants, le char accomplit sa deuxième étape. Elle consiste en un demi-kilomètre à peu près et va jusqu'à la magnifique fontaine de Patan dite la Source dorée, Niwal Tal.

La troisième étape, la plus longue, couvrant environ un kilomètre, va de la Source dorée jusqu'au sud de la ville, près d'un arbre sous lequel la légende raconte que le roi Narendra conversa avec Machendra. C'est là qu'a lieu le point culminant des cérémonies, offrandes et sacrifices.

A l'occasion de cette procession la population de Patan est divisée en trois parties.

D'après Oldfield, lorsque le char arrive au terme de sa première étape, la première partie (le tiers) de la population festoie à cet endroit

8. H.A. Oldfield, *op. cit.*, vol. II, pp. 325-338.

– les deux autres tiers de la population ne participent pas à ce festin. Au terme de la deuxième étape, le second tiers de la population festoie à son tour – à l'exclusion des deux autres et, à la troisième halte, le tiers restant de la population festoie.

Le jour suivant, le char stationnant près du grand arbre, les trois tiers, c'est-à-dire la population toute entière organise une grande fête, et les fidèles arrivent alors de partout. Sur toutes les routes qui mènent à Patan, ce n'est qu'un long défilé de familles endimanchées portant qui sur la tête, qui à bout de bras, qui à balancier, les offrandes et ... les pique-niques.

Mais il y a d'autres arrêts que ces trois principaux. Il y en a qui sont dûs à des accidents : la tour du char trop penchée risque de s'effondrer. On s'arrête un jour ou deux pour la consolider, et les offrandes sont faites aux prêtres à chaque arrêt.

Le 12 avril 1952, on commençait la construction du char de Patan. Il devait être terminé le vendredi 25 avril, c'est-à-dire Shukra-bar du mois de Baïsak, date à laquelle, en fin d'après-midi, on le traînerait jusqu'au centre de la ville.

Cette construction va constituer une des grandes distractions des habitants de la région.

Une plate-forme posée sur 4 énormes roues soutiendra le temple, lequel sera surmonté d'une tour composée de 8 étages d'échafaudages pour soutenir une statue du dieu qui sera placée dans une sorte de corbeille, tout au sommet, sur un socle circulaire figurant la fleur de lotus.

Pas un clou n'entre dans la construction de cette pyramide. Tous les assemblages se font par ligatures de minces bambous fendus longitudinalement. Ces lanières sont, avant d'être utilisées, longuement trempées, pour être ramollies, dans l'étang qui se trouve sur la place. Celle-ci est dans un désordre indescriptible. Tout est jeté en vrac sur le sol. Il faut courir à 10 mètres de la construction pour trouver la poutre dont on a justement besoin ! On travaille sur la route. On gêne la circulation. Aucune importance ! Toute la place n'est qu'un immense chantier.

La construction débute par l'assemblage de poutres et de planches qui constituent la plateforme sur laquelle viendra prendre place le temple. Au-dessus de la plateforme, on construit un premier et léger bâti de perches verticales attachées les unes aux autres par des perches horizontales constituant l'armature du temple et des 4 premiers étages de la tour. On obtient ainsi une première série de parallépipèdes rectangulaires superposés (fig. 1).

Ce début de construction est posé sur 4 grosses roues d'environ 1 m 80 à 2 m de diamètre aux rayons très épais et larges, se touchant les uns les autres, donnant l'impression d'une roue pleine, peints en rouge et ornés de décors blancs, symboliques, figurant les yeux de Çiva, de Bhaïrab ou de Bouddha. Les moyeux en bois, aux extrémités recouvertes de feuilles de laiton, dépassent largement la roue.

Ce bâti posé sur roues, on consolide les premiers parallépipèdes au moyen d'un cordage en bambou. On commence par le premier étage, au-dessus de l'armature du temple. Chaque montant est solidement entouré d'une masse compacte et énorme de lanières tirées, au fur et à mesure des besoins, de l'étang voisin dans lequel elles stagnent de nombreuses heures. L'espace vide, entre les perches, sera bientôt presque complètement rempli par la masse des ligatures. A leur tour, elles sont liées au moyen d'une longue corde de bambou refendu, de la façon suivante : un homme est sur l'échafaudage, il a entouré les ligatures avec la corde de bambou ; au sol, des hommes tirent tous ensemble sur cette corde pour bien serrer les ligatures, et l'homme sur l'échafaudage frappe au moyen d'un marteau de bois sur la corde tendue. Ces ligatures constituent des sortes de gros écheveaux en forme de 8. Le premier étage ainsi fortement consolidé, on ajoute les armatures des 4 derniers étages. On a devant soi une sorte de tour Eiffel en bois (fig. 2). Puis chacun de ces étages sera consolidé de la même manière que le premier.

Cette première armature renforcée ne serait pas assez solide pour soutenir les éléments du sommet, aussi lui adjoint-on une deuxième armature composée de très longues perches de la hauteur même des 8

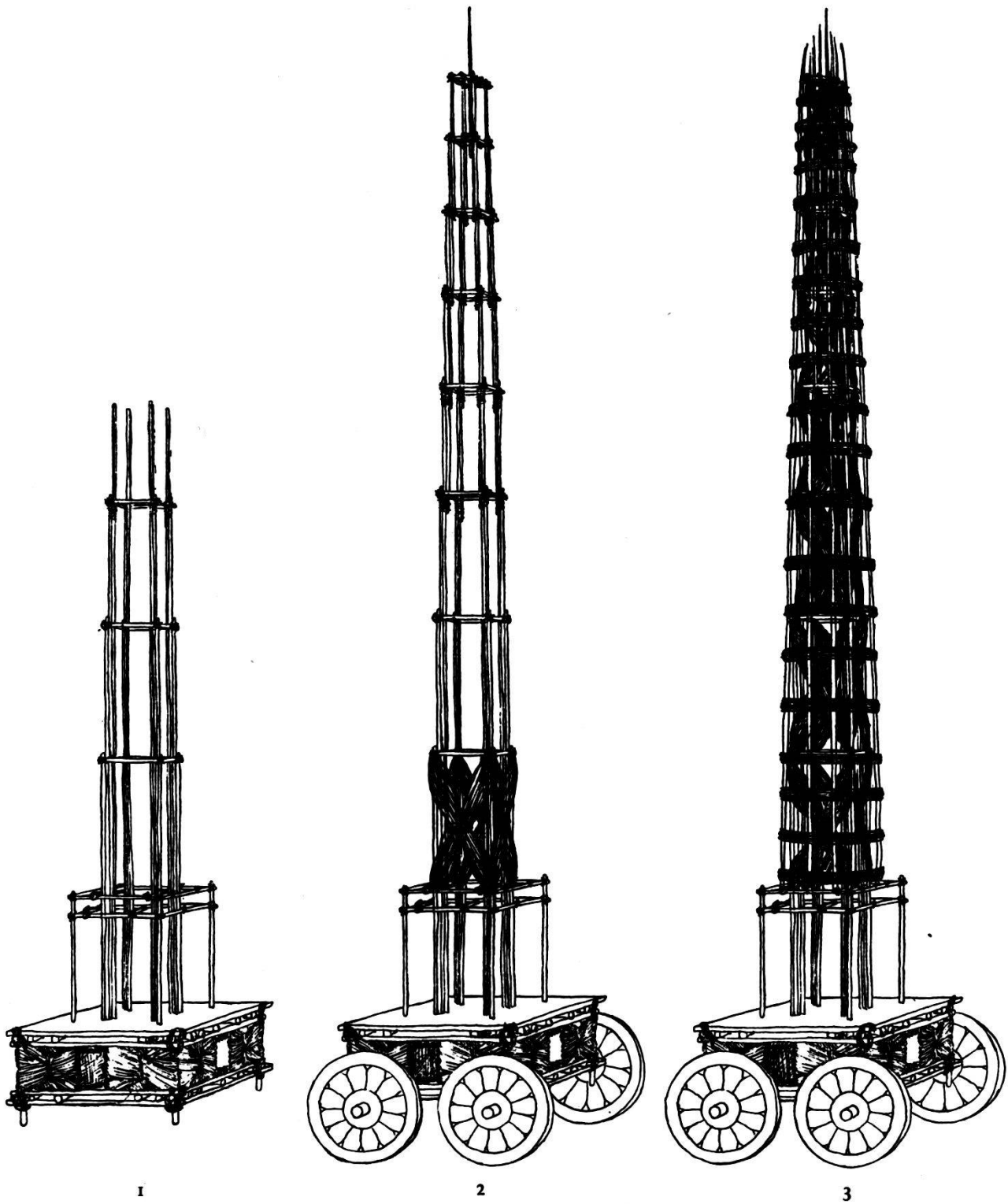


Fig. 1. Début de la construction du char de procession : plateforme fortement consolidée (sur laquelle le temple sera érigé) et premiers éléments de la tour. Dessin de M. Ph. de Chastonay.

Fig. 2. Plateforme posée sur les roues, consolidation de la base de la première armature et fin de la construction de cette première armature se composant de huit étages. Dessin de M. Ph. de Chastonay.

Fig. 3. La première armature consolidée, étage après étage (voir début fig. 2), une deuxième armature composée de perches dressées verticalement tout le tour de l'édifice, est maintenue à l'aide d'épais et larges cerceaux de cordes de bambous. Dessin de M. Ph. de Chastonay.

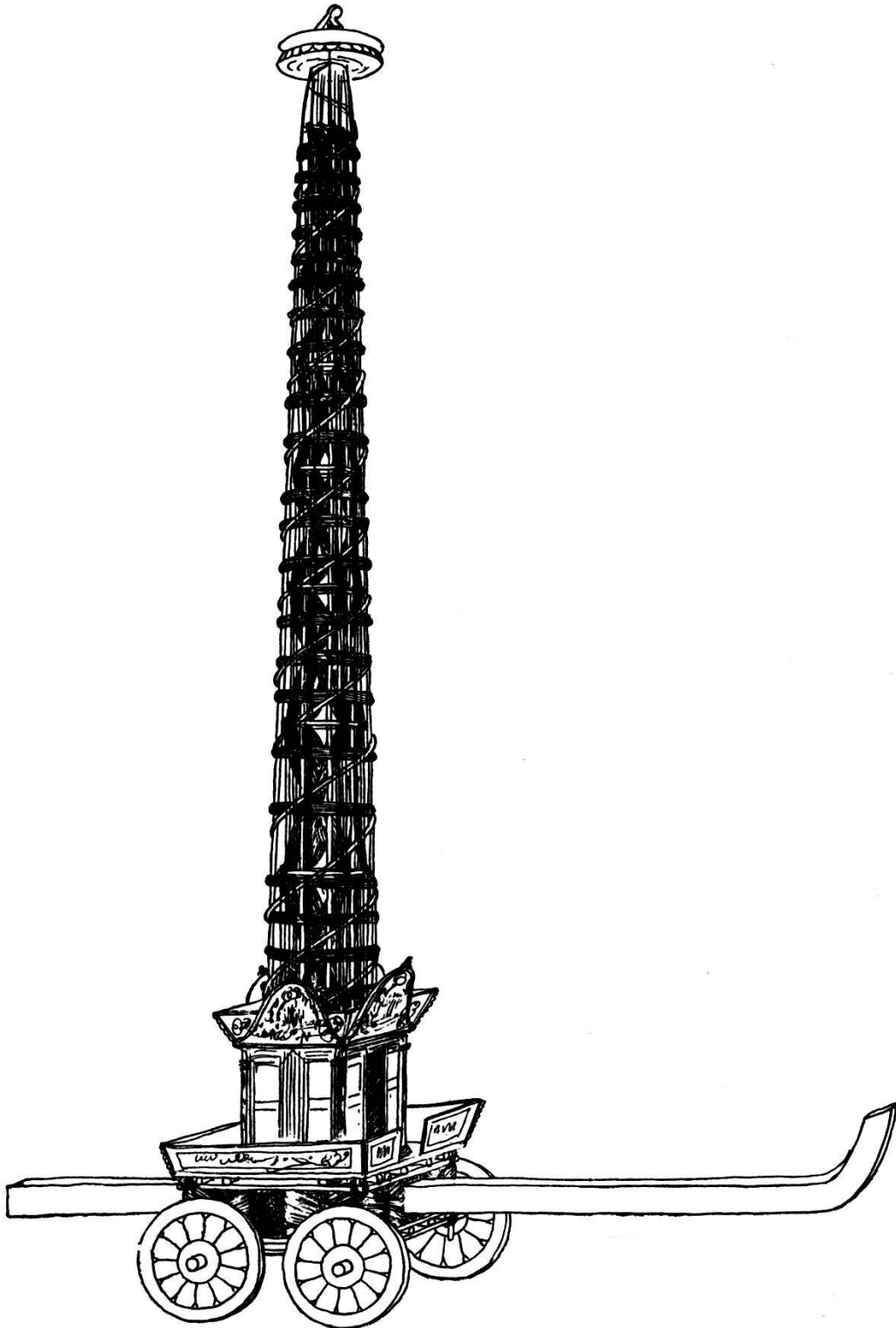


Fig. 4. Le temple et son large rebord en balcon est posé sur la plate-forme, le timon est mis en place, de nombreux éléments et la statue de la divinité sont disposés au sommet de la tour, une longue corde partant du haut et descendant en spirale consolide l'édifice. Dessin de M. Ph. de Chastonay.

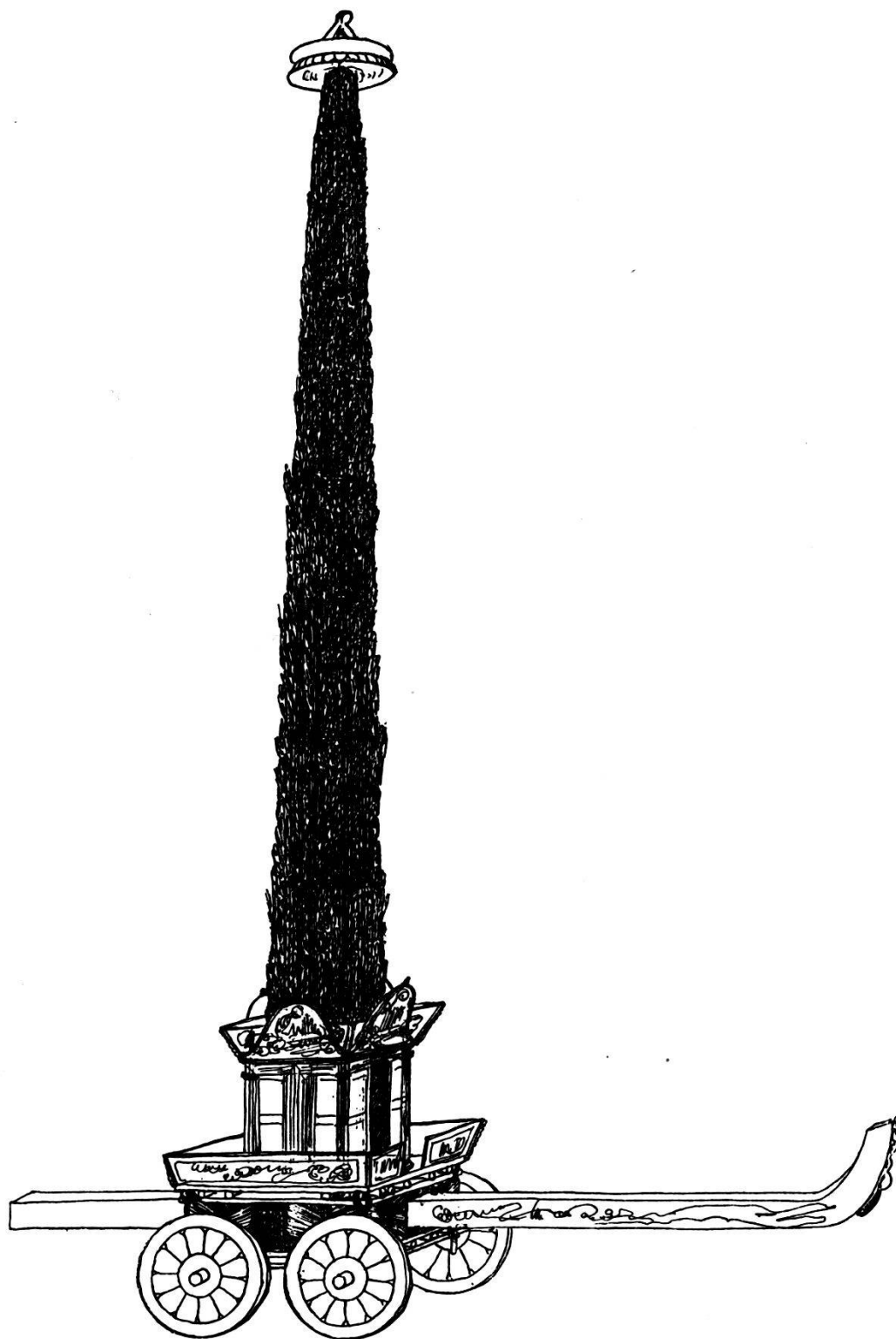


Fig. 5. Le char de procession terminé: la tour est entièrement recouverte de branches vertes; le timon est décoré, à l'avant, d'une divinité, et, sur les côtés, d'un dragon en métal repoussé. Dessin de M. Ph. de Chastonay.

étages prenant pied au-dessus de l'armature du temple, posées verticalement, au son des cris poussés en cadence par les hommes :

la la la la la la ! ()

On la maintient à l'aide d'épais et larges cerceaux de cordes de bambous (fig. 3) : des hommes, très affairés, sortent les lanières de bambous de l'étang, les nouent les unes aux autres obtenant ainsi des cordages de plusieurs kilomètres de longueur ; d'autres prennent cette corde préparée en rouleaux et tournent autour du char, tandis que l'extrémité de cette corde est en haut, aux mains des hommes qui sont agrippés à la construction, accrochés tout au long de l'armature. Ils serrent la corde autour de l'armature, la guident. On tourne ainsi pendant des heures – quelquefois en courant (j'ai même vu un homme à bicyclette), quelquefois très lentement – jusqu'à ce que tout l'appareil soit bien ficelé.

On obtient ainsi une superposition de cerceaux inégalement répartis les uns au-dessus des autres qui seront encore consolidés par une longue corde de bambou partant du sommet et descendant en spirale à la base (fig. 4).

Nous sommes au 25 avril et le char n'est pas terminé. Une agitation fébrile s'empare des constructeurs.

On vient d'amener au pied du char, qui a maintenant la hauteur d'une maison de 4 à 5 étages de chez nous, tous les morceaux de bois, de cuivre ou laiton, qui constitueront le temple : statuettes, bois sculptés recouverts de laiton ou de cuivre repoussé, soubassements et chapiteaux, battants de cuivre de la porte du temple, parois latérales. Sur l'un des soubassements, on reconnaît les sept chevaux du char du soleil, sur un autre les sept flamants aux ailes déployées, au long cou, sur un troisième les sept béliers, sur le quatrième les sept taureaux, monture de Çiva. Couchés sur le sol, deux lions bouddhiques, appuyés contre une des roues, recouverts de cordages, Garuda et des petits Dhyani-Bouddha. Contre le mur d'une maison s'appuie le dieu qui sera placé en avant du timon. Ce dieu porte un crâne dans sa main droite, l'autre est

posée sur son genou et deux doigts désignent la terre. Son front est orné du troisième œil et surmonté d'un diadème dont le centre figure un dieu avec de chaque côté trois crânes. Malheureusement, la partie droite est cassée. La bouche est entr'ouverte et les deux canines supérieures très allongées. Le tout en laiton repoussé et sérieusement cabossé. Le dieu du timon est surmonté du Chatrya, parasol à trois étages, symbole de la puissance royale. Son vêtement doit figurer les chapelets d'os humains du tantrisme : le mekhala⁹.

A côté de ce dieu, sur le sol, repose son socle, grosse corbeille de bois et bambou, qui sera fixé au sommet de cette tour branlante. Corbeille très lourde sur laquelle on placera encore la couronne de lotus en laiton repoussé.

On comprend qu'avec un pareil chargement, la tour, à plusieurs reprises, a failli tomber ! Elle a dangereusement vacillé sur tout son parcours.

Tandis que des hommes trottent autour de l'édifice, l'encerclant de cordes de bambou, d'autres ouvriers travaillent à la construction du temple composé d'un balcon à large rebord, de trois parois latérales surmontées chacune d'un « toran » en bois sculpté, d'une porte à double battant surmontée également d'un toran de bois sculpté (fig. 4). Petit à petit, tout le matériel qui jonchait le sol trouve sa place ! Les quatre grands soubassements ornés des béliers, des flamands, des taureaux et des chevaux bordent le balcon. Les lions bouddhiques flanquent l'entrée.

La place de Poul Tchôk grouille d'une masse humaine mouvante, têtes levées, riant, applaudissant, donnant des conseils, mâchant le bétel, crachant abondamment. Parfois un éclat de rire secoue tout ce

9. H.A. Oldfield, *op. cit.*, p. 196, écrit qu'une grande tête de cuivre repoussé représentant Bhaïrab, avec la bouche ouverte, les canines proéminentes, les cheveux hirsutes et un troisième œil sur le front est toujours fixé devant le char du quatrième Bodhisattva divin, Padma Pani, dans son avatar de Mashendra, lors des fêtes de Patan. Malgré le culte à la tête de Bhaïrab des bouddhistes, ceux-ci, après la cérémonie, transportent cette tête sans respect particulier dans un hangar tandis que l'image de la divinité bouddhique est transportée avec révérence dans le temple.

monde. Quelques groupes, cependant, prennent des airs détachés de gens blasés, mais terriblement bavards.

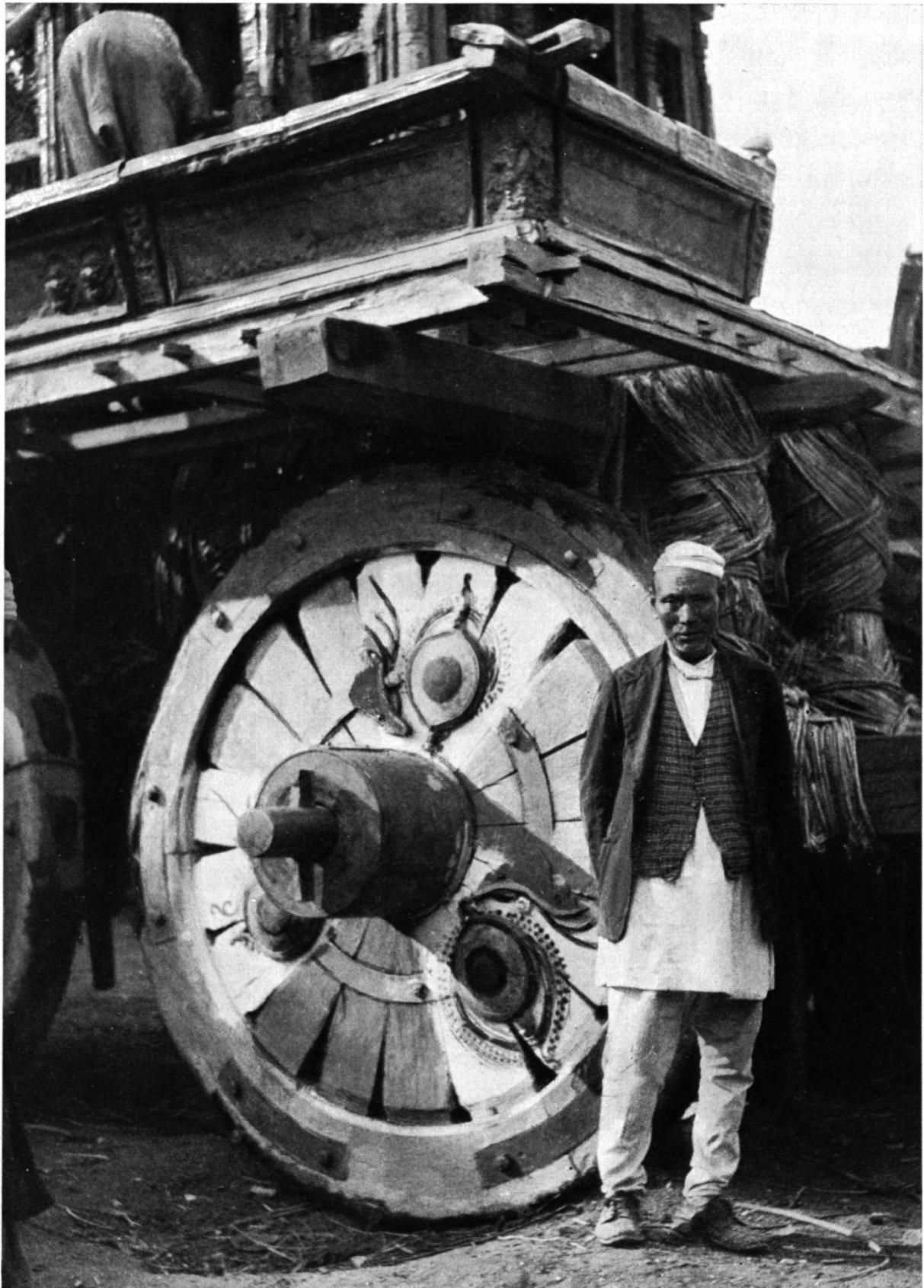
On fixe au dernier étage un axe central dans lequel s'emboîtent la couronne de lotus et, au-dessus, la corbeille-socle (fig. 4). La montée de ce matériel nous donne le vertige. La tour vacille. Deux hommes passent à leurs épaules des cordages auxquels est suspendue la couronne de lotus. Au-dessous cinq hommes la retiennent et la poussent à la fois, avec les mains ou avec la tête et tout ce monde grimpe. La même scène recommence avec la corbeille. Puis on monte l'effigie du dieu peint en rouge, puis encore une série de clochettes en chapelets que l'on attache tout autour du bord supérieur de la corbeille. Des hommes sont maintenant installés dans celles-ci et reçoivent, pour les ajuster, plusieurs objets qu'on leur apporte et que je ne peux nettement distinguer, car la nuit est venue : deux drapeaux flammés, en métal blanc, imitant l'argent, attachés à la même hampe, une grosse plaque de cuivre dans laquelle je crois reconnaître le nimbe du dieu. Et je ne sais quoi encore. Tous ces objets sont attachés au dos des grimpeurs. Les allées et venues, du sol au sommet, se font par l'extérieur de la tour car il est impossible de pénétrer à l'intérieur qui est complètement bouché par les ligatures de cordes de bambou. Les hommes ressemblent à des fourmis s'agitant frénétiquement sur leur monstrueuse fourmilière. Personne n'a le vertige !

La tour est loin d'être terminée alors qu'elle devrait l'être en ce jour de Shukra-bar du mois de Baïsak qui a connu plusieurs orages et de nombreuses averses ! Le travail n'a pas cessé un seul instant à l'encontre des jours précédents où la moindre goutte de pluie chassait tous les travailleurs ! Il se fait tard, on ne voit presque plus rien. Qu'importe, il faut travailler quand-même. Peut-être ces constructeurs regrettent-ils d'avoir labiné les jours précédents ?

Pendant que des hommes s'agitent tout au long de cet édifice branlant, en bas, au sol, d'autres hommes essaient de mettre le timon en place. Celui-ci est peint à ses deux extrémités car il dépassera non seule-



Une des phases de la construction (voir p. 110 et fig. 3). Photo Emil Rauch.



Une roue du char de procession (voir p. 106). Photo Emil Rauch.

ment à l'avant, mais aussi à l'arrière. Et la partie visible du timon à l'arrière doit, elle aussi, comporter des décorations. Sous la direction de contremaîtres qui donnent des ordres et des contre-ordres, de nombreux enfants s'attellent aux longues cordes dont on a entouré le timon et on tire. Quel travail ! Chaque fois que le timon remue un peu, la foule bat des mains. Il y a naturellement l'indispensable mouche du coche, un homme à beau veston violet ! Après plus d'une heure d'efforts, le timon est en place. Il dépasse l'arrière d'au moins trois mètres, et il est solidement lié entre deux grosses poutres (fig. 4).

Autrefois, me dit-on, lorsque le Rât (le char) était terminé, les seigneurs venaient l'honorer, montés sur des éléphants superbement harnachés. Aujourd'hui, on se modernise ! Je vois arriver une automobile dont les occupants – membres d'une riche famille – jettent des pièces de monnaie dans la foule. Un peu plus tard, un camion rempli d'une jeunesse révolutionnaire au drapeau vert passe en trombe, soulevant une poussière infernale, fonçant aussi vite qu'il peut pour faire fuir la foule, puis revenant plus lentement, lançant des lazzis moqueurs aux « réactionnaires » qui s'obstinent à maintenir les traditions.

La nuit est complètement tombée. La construction du char est quasi terminée. J'imagine que la foule va s'en aller et que les travailleurs vont aller se reposer, quand brusquement on entend des trompettes stridentes et, par la gauche, arrivent deux parasols ouverts, très grands, d'environ 2 m 50 de diamètre au moins. Un instant auparavant, venant du même endroit, ils avaient été précédé par quatre hommes portant chacun un petit arbre planté dans un socle de bois rectangulaire et que l'on a posé sur le rebord supérieur du temple. L'odeur d'encens devient puissante et domine bientôt l'odeur humaine qui montait de cette foule. Le cortège aux parasols (je ne peux malheureusement pas distinguer ce qu'ils protègent, et cela pour deux raisons : d'une part la foule est trop dense, d'autre part il fait trop sombre), précédé de deux flambeaux, fait le tour du temple, s'arrête un moment sur la droite et s'en va par où il est venu, accompagné des sons de la trompette et de

cloches¹⁰. Je ne peux absolument plus rien voir. Je ne distingue plus qu'un remous de la foule qui semble happée en un tourbillon, venant de tous les coins de la place. Elle tourne une fois ou deux autour du char et s'en va.

Je peux quitter mon poste d'observation. Il n'y aura plus rien ce soir.

Il me fut extrêmement difficile de filmer toutes les phases de cette construction car je me trouvais au milieu d'une foule agitée et curieuse, terriblement curieuse de mes appareils, intriguée de ma présence.

Ce fameux vendredi, dans la matinée, j'ai arrêté une jeep qui passait à vide pour l'utiliser comme piédestal. Puis je me suis liée d'amitié avec un Népalais habitant une des maisons bordant la place de Poul Tchôk transformée en chantier, et l'après-midi, j'ai pu me rendre chez lui où d'une fenêtre j'ai assisté à la fin de la construction de ce char.

Toute la journée du samedi, 26 avril, Sanishara-bar, sera consacrée aux offrandes que chacun vient apporter au moine qui s'est installé d'abord sur le balcon du temple, puis à l'intérieur. Sur chaque plateau d'offrande, par-dessus les nourritures et les monnaies, il y a des fleurs que le prêtre bénit et qu'il rend au fidèle. Un homme coiffé de son chapeau de soldat gourka est debout sur le timon, au pied du temple. C'est lui qui prend le plateau des mains des fidèles et le présente au moine. Puis les fidèles font le tour du char en partant toujours de la gauche et s'éloignent.

Vers 8 heures du matin, un petit orchestre s'est assis en rond sur le sol, sauf le tambourinaire qui reste debout. Face au timon, une cloche est suspendue à un gros cadre de bois fiché en terre. Entre elle et le timon se tiennent quelques hommes, munis chacun d'une paire de cymbales et qui chantent. Un peu partout il y a de petits marchands installés à même le sol, vendant toutes sortes de sucrerie et surtout des fleurs,

10. Peut-être ce soir-là mit-on dans le temple l'image du dieu, statue d'environ 1 m de haut, recouverte d'un grand manteau rouge. Je ne pus d'ailleurs jamais m'approcher suffisamment du temple pour photographier cette statue, mais à plusieurs reprises j'ai vu la grande tache rouge que faisait le manteau à l'intérieur du sanctuaire.

en bouquets, en colliers, que les fidèles achètent non seulement pour s'en décorer, mais aussi pour recouvrir leurs offrandes.

5 heures du soir ! On va déplacer le char de 90 degrés pour le mettre dans la bonne direction. En ce moment il barre perpendiculairement la place de Poul Tchôk où il a été construit. Il faut le mettre dans le droit chemin, sur la route qu'hier des hommes réparaient. Des fils électriques interrompent le passage à la hauteur des toits de maisons. La tour ambulante, trop haute, ne pourra pas passer ! Un homme monte sur le toit d'une maison, s'agite autour des isolateurs de porcelaine, et je vois choir sur le sol les trois fils qui coupaient la rue. L'homme redescend, ramasse les fils et les accroche au poteau d'en face. Heureusement que le courant est à très faible tension ! La voie est dégagée !

On enlève les cales placées devant les roues. Deux grandes trompes d'argent sont posées sur le timon, appuyées contre le pied du temple. Deux petits parasols sont devant elles. Deux hommes sont debout tout à côté. Ils en appellent d'autres et hèlent les garçons qui regardent le spectacle. A la barre de bois qui traverse le timon par le milieu, on attache de chaque côté trois longues cordes et tout le monde s'y attelle, ce qui fait un attelage sextuple.

Les deux hommes debout sur le timon font le geste de pousser en avant et tout le monde tire aux cris cadencés de rei-sha, rei-sha, rei-sha. Le char ne bouge pas ! On recommence plusieurs fois la manœuvre. Enfin il remue ! Quels cris, quel tapage, quel délire !

Le char est enfin tourné à 90 degrés, il est dans la bonne direction. J'ai bien cru que la tour allait s'effondrer ! Il a fallu trois quarts d'heure pour en arriver là. On prépare les flambeaux. Sur le balcon du temple il y a sept ou huit hommes et le prêtre recouvert d'un manteau rouge.

La partie antérieure du timon n'a pas encore reçu la statue qui lui est destinée. Elle est toujours là au pied d'une des maisons de la place de Poul Tchôk.

De nombreuses petites lampes brûlent, posées sur le sol. La fumée

de l'encens parfume l'atmosphère. Les offrandes, comme hier soir, recommencent.

Des hommes arrivent, les bras chargés de branches vertes de tuya pour orner toute la tour, du toit du temple au sommet (fig. 5), ce qui alourdira encore considérablement cet édifice branlant, fort mal conçu mécaniquement : plateforme minuscule par rapport à la hauteur de la tour placée sur des roues trop rapprochées. Il va sans dire que le fil à plomb est inconnu des constructeurs du Rât ! Celui-ci est de guingois, légèrement incurvé vers le haut ! L'effort considérable accompli dans la ferveur rend, à nos yeux d'Occidentaux, un résultat grossier.

Cette tour penchée, incurvée, sur un minuscule pont de soutien nous apparaît comme le souvenir résiduel d'un grand passé, comme un fossile d'une époque périmée.

Cet énorme char branlant me fait penser à un dinosaure du secondaire.

Le dimanche 27 avril (Rahi-bar) des cultes sont célébrés, des hommes chantent en chœur, de nombreuses petites lampes sont allumées toute la journée au pied du char-mastodonte, posées sur le sol. Des fleurs innombrables jonchent la route. Le tout enveloppé d'une forte odeur d'encens.

Le lundi 28 avril, à la tombée de la nuit, des hommes décorent le timon au moyen de la statue de cuivre décrite plus haut. Ses flancs sont recouverts également d'une plaque de cuivre – magnifique travail – figurant un dragon.

Enfin, le mardi 29 avril, cette construction de guingois, sur ses quatre roues pleines, quitte le quartier de Poul Tchôk, tirée par une foule joyeuse et ... au premier contour, avant d'entrer dans la ville même de Patan, un homme a glissé, il est tombé. Bilan : une jambe écrasée.

Au matin du mercredi 30 avril, au premier carrefour de Patan, devant le Gahar Vihar Tal (ancien monastère), le grand char a été rejoint par un plus petit. Devant eux se déroulent des cérémonies sacrificielles

avec chanteurs, orchestres, petites lampes posées sur le sol. Encens, offrandes, fleurs.

L'agitation en ville est considérable. On répare toutes les rues par lesquelles les chars doivent passer. On aurait eu le temps de le faire auparavant pendant qu'on les construisait. Mais personne n'y a songé. Et maintenant l'agitation est fébrile.

Le jeudi 1^{er} mai, à un virage, le char a bien failli culbuter. L'émotion fut à son comble. La tour a vacillé de telle sorte que le cortège a dû s'arrêter. La tour a été attachée aux toits des maisons environnantes. Toute la journée du 2 mai a été consacrée à la consolidation de ce phénomène roulant.

Puis, lentement, lourdement, les chars ont continué leur route à travers la ville. Et chaque fois, dès qu'on s'arrête, les petites lampes sont posées sur le sol, allumées, les offrandes affluent, les cérémonies se répètent.

Cette promenade dura jusqu'au mardi 13 mai, Mangalbar, dernier jour du mois de Baïsak, année 1072 de l'ère népalaise.

Ce jour-là on vient de tous les alentours de Patan pour faire ses offrandes à Machendra, de la campagne et des villes. Un cortège serré, qui n'en finit pas, jalonne la route de Katmandou à Patan. La quantité inouïe d'offrandes me confond. Combien de quintaux de riz vont être distribués, combien de bananes, de chapattis (galettes frites), de monnaies, de beurre, d'huile, de fleurs ?

Dans la foule déambulent des nonnes, des moines, des lamas. C'est un grand jour pour les commerçants car tous les fidèles venus des campagnes éloignées vont profiter de ces heures de dévotion pour faire de multiples achats. Toutes ces familles ont apporté leur pique-nique. A 100 mètres du grand char, il y a de beaux arbres sous lesquels une foule joyeuse consomme son repas.

Les rues de la ville sont sillonnées par de petits cortèges de musiciens, précédés de danseurs (des hommes naturellement). La foule les encadre. Un bruit infernal. La pluie vient chasser un moment cette foule

en liesse. Elle se serre sous les avant-toits. Beaucoup de gens ont pris la précaution de se munir d'un parapluie. Cette averse m'est une bénédiction car elle a chassé la poussière et quelle poussière, un véritable brouillard londonien !

Ce jour-là, avant d'aller faire leurs offrandes aux prêtres des deux temples ambulants, les fidèles passent d'abord, pour plaire aux dieux, à « l'institut de beauté ».

Ce n'est pas facile de repérer ces « instituts de beauté » car le propriétaire de chacun d'eux est assis sur le sol avec ses onguents posés par terre autour de lui. Ils disparaissent, engloutis dans la densité humaine et je puis affirmer que ce n'est pas aisé de circuler au milieu de cette foule à la recherche d'une chose précise. Inutile de songer à photographier.

Les « instituts de beauté » sont tenus de préférence par les femmes. Parmi les onze que j'ai repérés, deux seulement étaient tenus par des hommes.

Accroupie sur le sol, la femme a devant elle une petite natte sur laquelle elle a posé plusieurs coupelles dont chacune contient une crème épaisse de couleur différente : du bleu, du jaune, du blanc, de l'orange, du rouge. A côté, des petits bâtonnets un peu plus longs que des allumettes et des miroirs rectangulaires attachés à de longues ficelles, un à chaque extrémité de celles-ci. Chaque vendeuse en possède six ou huit. Les clients s'accroupissent, prennent un bâtonnet, le trempent dans la couleur de leur choix et dessinent sur leur front de savants dessins à caractères symboliques et sacrés aux multiples coloris.

Il arrive que l'un tire trop fort sur la ficelle et que celui qui est à l'autre bout se voit arracher le miroir des mains. Quels cris ! Mais en riant !

Les hommes sont les plus longs à se « faire beaux », et je vois plusieurs d'entre eux qui, au moment de remettre leur bonnet, essaient de faire dépasser une mèche de cheveux sur le côté pour imiter le roi Triburan. Oh ! snobisme où vas-tu te loger !

On donne quelques «païs» (centimes) à la patronne de «l'institut de beauté». Elle doit se faire de beaux honoraires malgré la cherté du bois de santal qui, écrasé, réduit en fine poussière et mélangée à de la graisse ou du beurre, donne la couleur rouge.

Tout ce monde en liesse ne peut se passer de mâcher une feuille verte («siri»), épaisse, qui trempe dans de grands récipients de cuivre et sur laquelle la marchande pose, au moyen d'un bâton, un peu de chaux blanche contenue dans un pot de cuivre et un peu de bétel, matière brune, écrasée, et qui se trouve dans un deuxième pot de cuivre. Au surplus, il y a les vendeurs de biscuits, de cigarettes, les vendeurs de fleurs en papier!

Poussant à gauche, poussée à droite, projetée en avant, repoussée en arrière, à mon tour poussant en avant, je me fraye un chemin dans cette foule compacte, où le blanc domine (veste blanche des hommes, châle blanc des femmes), dans une chaude odeur humaine, je me trouve soudain devant un spectacle éblouissant de fraîcheur, de candeur et de beauté. Une fillette assise dans un petit fauteuil d'argent et de cuivre, toute de rouge vêtue, couverte de bijoux de la tête aux pieds, le front entièrement peint de rouge avec un petit décor doré au centre, les yeux allongés d'un coup de crayon jusqu'aux tempes, le bord des paupières noirci de kol, une fleur piquée dans son petit chignon, sage, sérieuse, regarde la foule qui vient se prosterner à ses pieds. Tous ceux qui passent regardent, attendris et émerveillés, cette ravissante enfant, idole vivante. Chacun renseigne son voisin: «Koumari».

La «Koumari» est une fillette de 5 à 6 ans choisie pour représenter les différentes formes d'activité de la Çakti, l'Energie féminine universelle. Cette enfant n'est «Koumari», m'affirme-t-on à Patan, que jusqu'au moment où ses premières dents de lait commencent à tomber. Sa royauté alors s'éteint. Une autre fillette est choisie à sa place. A Katmandou, un palais spécial est consacré à ces enfants, palais merveilleux dont l'entrée est flanquée de deux énormes bêtes fantastiques, lions

ailés à corne de bouquetin. Les portes, les montants, les fenêtres sont des merveilles d'art.

Autrefois chaque gros bourg, chaque ville avait sa ou ses «Koumaris».

On m'assure qu'aujourd'hui encore il y en a deux à Banépa¹¹.

A Patan, un peu en arrière d'elle, quelques femmes entourent la «Koumari» et un orchestre strident ne cesse de jouer. La pauvre enfant doit être étourdie par ce bruit. On lui apporte un «siri» (feuille verte repliée contenant de la chaux et du bétel) qu'un homme lui met dans la bouche. Elle mâche doucement, lentement. De temps en temps on voit bouger l'un de ses muscles masticateurs. Elle tient la bouche fermée. Elle est sage comme une image. De temps en temps elle remue ses bras couverts de bracelets. Elle pose sa main potelée aux ongles pas très propres sur les accoudoirs de son fauteuil. Elle ne sourit pas, mais elle n'est pas triste. On lui a appris l'impassibilité gracieuse.

Un étroit chemin tout droit est devant elle, dont la haie est la foule. Par ce chemin on vient lui lancer quelques grains de riz. Hommes, femmes et enfants viennent se prosterner devant elle. A la droite de la «Koumari» se tient soit un homme, soit une femme, se relayant, qui remet à chaque fidèle une petite partie d'une ombellifère.

Il est six heures du soir. Le point culminant de la cérémonie approche. Les deux chars sacrés sont l'un devant l'autre. Deux hommes grimpent sur chacun d'eux, portant, attachée dans le dos, l'un une étoffe roulée, l'autre une brassée de verdure.

Du haut de leur tour, ils jettent en même temps tout d'abord la longue bande d'étoffe qu'ils ont fixée au sommet, puis ils lancent encore, toujours en même temps, une guirlande de verdure, elle aussi attachée au sommet. Puis, un des deux hommes descend, un seul restant

11. Un jour que je me promenais dans les rues de cette ancienne ville (district de Dhulikel), j'aperçus au milieu d'un groupe d'enfants qui me suivaient deux fillettes au front largement peint de rouge avec quelques décors jaunes en pointillés. C'étaient les «Koumaris» de Banépa qui s'amusaient comme de simples petites filles, dans la rue, avec leurs camarades. Elles ne deviennent idoles vivantes que lors des cérémonies religieuses.

au sommet de chaque édifice. Ils indiquent la fin de la cérémonie en lançant, d'abord celui du grand char, puis ensuite celui du petit char, dans la foule qui tend les mains, une noix de coco. La foule, un moment recueillie, légèrement haletante, applaudit. Un homme a reçu la première noix de coco, un autre homme reçoit la seconde. On me dit qu'ils porteront ce fruit précieux au gouvernement et qu'ils recevront une large récompense¹².

Pendant que les adultes construisaient les chars de procession, des enfants s'amusaient eux aussi à en construire de minuscules. Les plus habiles avaient monté leur tour sur quatre petites roues, les moins habiles avaient des chars sans roues, et tous s'amusaient à les tirer, imitant les efforts des hommes. Ces jeux démontrent combien la religion, dès l'enfance, est réellement la seule distraction des Népalais.

Décembre 1953

12. H. A. Oldfield raconte que ce jour-là on déshabille l'idole enfermée dans le sanctuaire ambulante et qu'on montre sa chemise (vêtement de couleur sombre, orné d'or et de brocart) au peuple qui se prosterne et que pendant que l'on déshabille le dieu, des hommes grimpent sur le char et arrachent les branches vertes qui ornent la tour dont ils répandent des brindilles parmi la foule qui les garde comme porte-bonheur. La noix de coco remplacerait-elle aujourd'hui les brindilles de verdure d'autrefois? La récompense offerte par le gouvernement remplacerait-elle les sommes qu'autrefois il attribuait aux promoteurs du festival?